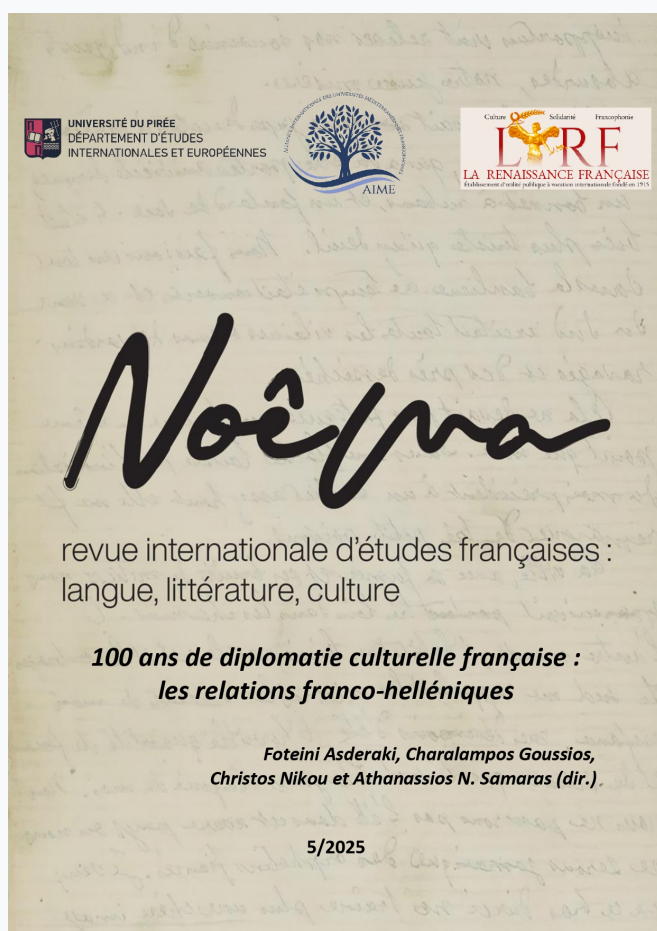


Noêma, revue internationale d'études françaises : langue, littérature, culture

Vol 1, No 5 (2025)

100 ans de diplomatie culturelle française : les relations franco-helléniques



L'évolution des relations franco-helléniques : de l'expédition du Mataroa à la création des Départements de Langue et Littérature françaises en Grèce et des Départements d'Études néo-helléniques en France

Georges Fréris

doi: [10.12681/noema.43883](https://doi.org/10.12681/noema.43883)

Copyright © 2025



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

To cite this article:

Fréris, G. (2025). L'évolution des relations franco-helléniques : de l'expédition du Mataroa à la création des Départements de Langue et Littérature françaises en Grèce et des Départements d'Études néo-helléniques en France. *Noêma, Revue Internationale d'études françaises : Langue, littérature, Culture*, 1(5), 59–66. <https://doi.org/10.12681/noema.43883>

**L'évolution des relations franco-helléniques :
de l'expédition du *Mataroa* à la création
des Départements de Langue et Littérature françaises en Grèce
et des Départements d'Études néo-helléniques en France**

Georges FRÉRI

Université Aristote de Thessalonique

Président honoraire de la délégation hellénique de *La Renaissance Française*

freris@frl.auth.gr

Résumé

L'objectif de cet article est d'analyser comment la Grèce procéda à la création des Départements de Langue et de Littérature françaises, quelle fut la contribution de la France à leur développement – notamment à la suite du succès de l'expédition du Mataroa –, quel fut l'impact de ces nouvelles Unités d'enseignement et de recherche universitaire sur l'enseignement du français à tous les niveaux de l'éducation en Grèce, quels changements elles ont connus et pour quelles raisons, ainsi que les conséquences de ces évolutions. Il s'agira également de présenter brièvement comment les deux pays ont envisagé le développement des études de langue et de culture néo-helléniques en France. Des exemples concrets, issus de plus de 42 ans d'expérience dans l'enseignement supérieur – en tant qu'enseignant de français dans les universités grecques, professeur spécialisé dans un département de langue et culture françaises, ou encore lecteur de grec moderne dans un département de grec moderne en France – viendront illustrer ces propos, afin de mettre en lumière la réussite ou les limites de la diplomatie culturelle et scientifique entre les deux pays.

Mots-clés : *Mataroa, relations franco-helléniques, Départements de Langue et Littérature françaises, Départements de grec moderne*

N'étant ni historien, ni pédagogue, encore moins diplomate, nous avons bien voulu intervenir aux deux journées d'études, sur un sujet non seulement intéressant mais original des sciences humaines – si on peut encore, à l'ère méta-moderne, utiliser ce terme – en tant qu'enseignant de français. Nous avons accepté l'invitation des organisateurs pour intervenir sans connaître le contenu des traités ou des accords signés sur les questions culturelles préoccupant la Grèce et la France. Nous intervenons donc comme une personne qui a bien vécu et ressenti l'impact de ces relations culturelles entre les deux pays, ayant enseigné pendant plus de 42 ans le français langue étrangère (FLE). Encouragé par l'expérience acquise à divers postes au sein du système éducatif grec, nous estimons pouvoir apporter un témoignage et exprimer un point de vue sur l'utilité réelle de ces relations, afin d'évaluer dans quelle mesure¹ elles ont été profitables – ou non – aux deux entités étatiques concernées.

¹ Après la Licence de professeur de français en Grèce, obtenue à la Faculté des lettres de l'Université Aristote de Thessalonique, nous avons enseigné le français langue étrangère comme membre du personnel enseignant spécialisé à l'Université de Ioannina pendant douze ans, notamment à la Faculté des lettres puis à la Faculté de médecine. Par la suite, comme professeur de littérature comparée au

Nous avons choisi de commencer notre réflexion en évoquant le cas de l'expédition de *Mataroa*¹, cette initiative exceptionnelle du philhellène Octave Merlier², alors directeur de l'Institut Français d'Athènes (désormais IFA) et spécialiste de la langue grecque. Avec son adjoint Roger Milliex³, il a permis à plus de 150 étudiants, artistes et intellectuels grecs, de fuir un climat politique oppressant, en leur attribuant des bourses et en affrétant un navire, le *Mataroa*, qui les a conduits jusqu'à Tarente, en Italie, avant qu'ils ne rejoignent Paris en train. L'affaire du *Mataroa* est devenue, par la suite, symbole de la générosité française envers une partie de jeunes grecs qui ont pu trouver refuge et poursuivre leurs études en exil, non sans difficultés, loin du climat chaotique grec de l'époque, à cause d'un pouvoir conservateur qui ne facilitait guère l'instruction à ceux qui ne partageaient pas son credo idéologique.

Cette belle initiative originale s'inscrit sans doute dans la lignée de la tradition diplomatique culturelle française qui, depuis la création de l'État grec, visait des objectifs libéraux, proches des idéaux de la Révolution française, mais avec des moyens pas toujours à la hauteur des buts recherchés. Cependant, en ce qui concerne l'affaire du *Mataroa*, elle fut couronnée de succès : elle eut un impact et un retentissement très importants sur la formation intellectuelle et artistique des Grecs de l'après-guerre⁴, et elle renforça, auprès de l'opinion publique grecque, l'image

Département de Langue et Littérature françaises de l'Université Aristote de Thessalonique, nous avons été parmi les pionniers du programme Erasmus-Mundus pour le Master et le Doctorat en cotutelle en Europe, en veillant à ce que le français soit langue officielle de travail dans les différents programmes. Nous avons également exercé, brièvement, les fonctions de lecteur de grec moderne au sein du Département d'études néo-helléniques de l'Université Jean-Moulin – Lyon 3, en dispensant des cours de langue et de littérature néo-helléniques aux niveaux Licence, Maîtrise et D.E.A.

¹ Navire affrété par l'Institut français d'Athènes en décembre 1945, le *Mataroa* a permis à plus d'une centaine de jeunes Grecs de quitter la Grèce et de rejoindre Tarente, en Italie, ayant pour destination Paris. Quittant un pays en ruines, profondément affaibli par la guerre et au seuil de la guerre civile, ces jeunes ont pu être accueillis en France et y poursuivre leurs études et leur carrière dans des domaines aussi variés que la philosophie, la sculpture, l'architecture, la musique, etc. À l'origine de cette initiative hors du commun se trouvait Octave Merlier, directeur de l'Institut Français d'Athènes de l'époque, qui rendit possible cette opération, aux allures d'une épopée moderne. Longtemps passé sous silence, ce voyage constitue sans conteste un des événements les plus marquants de l'histoire franco-grecque de l'après-guerre. C'est une entreprise qui resta longtemps sous-silence, un événement, tantôt oublié, tantôt mythifié, à coup sûr un exploit intégrant de la mémoire des échanges entre les deux pays. Voir Servanne Jollivet et Nicolas Manidakis (dir.), *Mataroa 1945 : du mythe à l'histoire*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « Mondes méditerranéens et balkaniques », n° 14, 2020 ; Voir aussi Mimica Cranaki, *Mataroa à deux voix. Journal d'exil*, édition bilingue de la bibliothèque du Musée Bénaki, coll. « Témoignages 1 », Athènes, 2007.

² Octave Merlier (1897–1976) marié en 1923 avec la musicologue et folkloriste, Melpo Logothéti, s'installa à Athènes, devint Professeur à l'Institut Français d'Athènes, puis Directeur de 1938 à 1961 de cette Institution. Durant l'occupation, le régime de Vichy le plaça en résidence surveillée ; de retour en Grèce, il œuvra activement à faciliter le départ vers la France de nombreux étudiants, artistes et créateurs. Il est mort à Athènes, où une rue, située à proximité de l'Institut Français d'Athènes (IFA), porte aujourd'hui son nom en hommage.

³ Roger Milliex (1913–2006), universitaire, écrivain et grand philhellène, marié avec l'écrivaine grecque, Tatiana Gritsi, a débuté sa carrière à l'Institut Français d'Athènes, où il occupa le poste de sous-Directeur. Ensuite, il a été nommé conseiller culturel à l'ambassade de France à Chypre, poste qu'il occupa durant douze ans. Membre de l'Académie d'Athènes à partir de 1982, il fut également membre honoraire de la Société des écrivains grecs.

⁴ Parmi les nombreux intellectuels et artistes ayant trouvé refuge et protection en France, nous citons quelques noms bien connus : les peintres Kostas Andréou, Constantin Byzantios et Nikos Vyzantios ; la photographe Nelly Andronikou (épouse de Nikos Engonópoulos) ; les philosophes Kostas Axelos,

Noéma

démocratique de la France, déjà bien ancrée dans l'imaginaire grec depuis l'Insurrection contre l'Empire ottoman¹. Ce succès culturel fut encouragé plus tard, après la création en 1945 de la Direction générale des relations culturelles, qui permit non seulement des échanges intellectuels et culturels entre divers pays, mais surtout de répondre aux demandes des pays qui réclamaient des professeurs, des conférences et des livres, c'est-à-dire de confirmer la vitalité de la pensée française malgré les grandes difficultés liées au redressement d'un après-guerre particulièrement problématique. C'est dans cette logique qu'il faut comprendre, par exemple, non seulement les deux visites d'Albert Camus à Athènes², mais aussi la nomination de professeurs français dans les deux nouveaux Instituts de langues étrangères – rattachés et dirigés par les Facultés des lettres des universités d'Athènes et de Thessalonique – créés dans les années 1950. À l'Université de Thessalonique, parmi les premiers enseignants de langue et de littérature françaises figurèrent les écrivains Michel Butor³ et Jean Roudaut⁴, tandis qu'à l'Institut correspondant d'Athènes enseigna Robert Jouanny⁵, grand spécialiste de Jean Moréas et, plus tard, fondateur du Conseil international d'études francophones à la Sorbonne.

Cornelius Castoriadis, Kostas Papaïoannou, Mimica Cranaki ; les biochimistes Evangelos et Georges Brikas ; le chef d'orchestre Dimitris Chorafas, les sculpteurs Kostas Koulentianos, Bella Raftopoulou, Memos Makris, Filolaos Tloupas ; le pneumonologue Ioannis Ioannou ; l'architecte Georges Kandyliis ; l'écrivain André Kédros (pseudonyme de Virgile Solomonidis, connu aussi sous le nom d'André Maspéan) ; le médecin anatomiste Miltiadès Papamiltiadès ; la professeure à l'Alliance Française Aurélie Solomonidis Ioannou ; le directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études Nicolas Svoronos ; l'acteur Dimitris Véakis ; le philologue et universitaire Emmanuel Kriaras ; le cinéaste surréaliste Ado Kyrou ; le metteur en scène Manos Zacharias et bien d'autres encore.

¹ Voir à ce sujet Georges Fréris, « L'image de la France à travers le roman grec des années 1930 », *Balkan Studies*, vol. 29, n° 1, 1988, p. 161-180 et « L'image de la France à travers la littérature néo-grecque », *Annales du Département de Langue et de Littérature françaises*, Université Aristote de Thessalonique, 1991, t. A', p. 213-227.

² Albert Camus se rendit en Grèce en avril 1955, puis en juin 1958. Ce fut l'occasion pour lui d'exprimer son émotion envers la culture grecque et d'en garder un souvenir vivant, consigné dans ses *Carnets III : mars 1951 – décembre 1959*, Cahier n° 8, œuvre posthume, Paris, Gallimard, 1989.

³ Michel Butor (1926–2016), poète, romancier, enseignant-chercheur, critique d'art et traducteur, chercha dans ses premiers romans à concilier un certain détachement de la forme traditionnelle avec la volonté de représenter le monde contemporain selon les conceptions du « Nouveau Roman », porté notamment par Nathalie Sarraute, Alain Robbe-Grillet, Samuel Beckett, Jean Ricardou, Robert Pinget et Claude Simon. Il adopta des formes littéraires novatrices et expérimentales pour rendre compte de la réalité du monde moderne. Il est l'un des écrivains les plus prolifiques de la littérature française, ayant publié plus de 1 400 ouvrages : « J'ai écrit plus de 1 400 livres », a-t-il déclaré. Voir le *NouvObs* du 25 août 2016, disponible sur : <<https://www.nouvelobs.com/index/2016/08/25>> [consulté le 14/12/2023].

⁴ Jean Roudaut, né en 1929, professeur universitaire, critique et écrivain, fut collaborateur de la revue puis de la collection Théodore Balmoral. Il fut proche du groupe du « Nouveau Roman », il s'est distingué par ses travaux sur les rapports entre littérature et peinture. Son intérêt pour la littérature contemporaine ne le détourna pas de l'histoire des idées, ni de la critique thématique, dans la lignée de l'École de Genève, sous l'influence de Jean Starobinski.

⁵ Robert Jouanny (1926–2007), universitaire, consacra deux thèses de doctorat au poète symboliste Jean Moréas. Il enseigna aux universités de Toulouse, d'Athènes, de Rouen, de Paris-XII et de Paris-Sorbonne, où il créa et dirigea le Centre international d'études francophones. Membre d'honneur de la Société d'histoire littéraire de la France, il s'est spécialisé dans l'étude de la littérature française

Noéma

Ces personnes, venues des Instituts français d'Athènes et de Thessalonique, bien qu'elles n'aient pas toujours été à l'époque des chercheurs ou des spécialistes de carrière universitaire, ont énormément contribué, surtout dans les premières années de fonctionnement de ces Instituts universitaires grecs destinés à former les futurs enseignants de français aux différents niveaux de l'enseignement grec. Elles ont assuré le bon fonctionnement de ces structures, en appliquant et imposant l'esprit et les méthodes de la formation française aux futurs enseignants, chargés ensuite de propager la langue et la culture françaises. Elles leur ont donné tous les outils nécessaires pour faire face aux difficultés futures, aussi bien dans l'enseignement secondaire que dans la création de leurs propres entreprises privées, les *frontistiria*, mot intraduisible en français, désignant les petites écoles privées grecques qui proposent des cours intensifs dans diverses matières ou l'apprentissage d'une langue étrangère. Ces Instituts universitaires, dirigés sous l'autorité d'un conseil désigné par la Faculté des lettres de chaque université, collaboraient étroitement avec les Instituts français d'Athènes et de Thessalonique. Ils furent des noyaux de recherche féconds, qui formèrent les premiers enseignants de langue française capables de transmettre à leurs élèves la sympathie et l'amour pour la culture française. D'ailleurs, avec le développement des nouveaux systèmes d'enseignement du français comme langue étrangère, la promotion du français connut un essor exceptionnel dans les années 1960-1970. Dans plusieurs universités grecques de l'époque, en particulier dans la plus importante, celle de Thessalonique, et ensuite dans celles qui furent créées à Patras, à Ioannina, en Thrace, l'enseignement du français était obligatoire pour les étudiants qui choisissaient cette langue, durant les deux ou trois premières années de leur cursus universitaire, dans toutes les facultés. L'État grec souhaitait alors former, dans tous les domaines scientifiques, des cadres capables d'utiliser une bibliographie en langue étrangère. Par ce biais, l'essor de la langue assurait aussi un lien avec l'action politique et économique.

Cet essor fut freiné par la Junte (1967–1974) qui, en raison de son idéologie nationaliste, n'encourageait pas l'apprentissage des langues étrangères, en particulier après l'interruption des pourparlers sur l'adhésion de la Grèce au Marché commun de l'époque¹ ; seul l'anglais, désormais associé à la culture américaine, était favorisé dans l'enseignement. Nous nous souvenons encore, étant étudiants à l'Institut français de l'Université Aristote, comment on encourageait nos camarades de l'Institut d'anglais équivalent à suivre davantage de cours de littérature américaine que de littérature anglaise, et comment on favorisait le remplacement des enseignants britanniques par des collègues américains. C'est alors que nous avons pris conscience du rôle décisif de la langue dans la formation d'un individu. Nous avons vite compris qu'une fois la licence en main, nous ne serions pas de simples enseignants, mais de véritables « ingénieurs de ponts » entre deux cultures, grecque et française.

La culture française, connue pour ses idéaux démocratiques, offrait asile, en particulier aux intellectuels grecs opposés à l'idéologie de la dictature, et, bien sûr, le gouvernement militaire n'encourageait pas la nomination de cadres francophones aux divers postes universitaires, évitant ainsi tout renforcement de l'influence culturelle

symboliste et surréaliste, ainsi que des littératures d'expression française, indépendamment des pesanteurs de l'histoire et des références au « modèle français ».

¹ Dès 1967, l'accord d'association qui liait la Grèce à la Communauté européenne a été suspendu et, en 1969, le pays a même été exclu du Conseil de l'Europe.



française. Très vite, l'anglais, porté par des enseignants ayant une expérience aux États-Unis, fut promu, tandis qu'à Thessalonique l'Institut français, fondé en 1906 juste en face du siège du III^e corps de l'Armée, fut incendié un soir de 1968, « comme par hasard ». Tout l'édifice, construit dans le style architectural basque, fut réduit en cendres, ainsi que la très riche collection de plus de 2 000 diapositives de peintres espagnols appartenant à son directeur, opposant déclaré au régime de Franco en Espagne comme à la dictature grecque.

Lorsque la démocratie fut rétablie en 1974, malgré le slogan retentissant « Grèce – France – Alliance = Ελλάς – Γαλλία – Συμμαχία », la France, elle-même profondément marquée par les événements de mai 1968, supportait mal les changements en cours. Malgré la création de la Direction générale des relations culturelles, scientifiques et techniques, qui visait à « assurer l'avenir de la langue et de la culture françaises, par la science et par la technologie », elle ne parvint pas à reconquérir le terrain perdu. L'anglais renforçait sa position par l'intermédiaire de la technologie, qui s'imposait un peu partout dans le monde, et par le rôle indirect des Grecs émigrés aux États-Unis, en Australie et au Canada anglophone. Parallèlement, l'Allemagne — devenue puissance économique et industrielle en Europe — imposait l'allemand, notamment par l'intermédiaire des milliers d'ouvriers grecs revenus progressivement, surtout en Grèce du Nord, et qui apportaient avec eux l'influence culturelle allemande.

En 1982, la nouvelle loi sur l'enseignement universitaire grec mit fin au caractère obligatoire des langues étrangères dans les facultés et transforma en départements les anciens Instituts universitaires de langues étrangères des Facultés des lettres. Cela atténua le rôle des Instituts français au sein des universités. Dans les nouveaux départements, des enseignants grecs prirent le relais pour former les futurs professeurs de langue et littérature françaises, choisis selon les critères de la loi grecque, sans que le niveau réel de leur maîtrise du français soit toujours garanti. Ajoutons à cela le nombre croissant d'étudiants admis par le gouvernement grec pour des raisons¹ essentiellement politiques, et qui n'avaient pas tous une bonne connaissance du français : beaucoup suivaient avec difficulté les cours, surtout ceux consacrés à la culture française. Ainsi s'affaiblit progressivement le prestige de l'enseignement du français, tant à l'université qu'à l'école. Par ailleurs, avec la multiplication des fameux *frontistiria*, les Instituts français d'Athènes et de Thessalonique — autrefois dotés d'un très grand nombre d'élèves — connurent une forme de pénurie, et l'expansion de la langue et de la culture françaises devint l'affaire d'un certain élitisme. Dans l'enseignement secondaire, le français céda peu à peu sa place à l'allemand, surtout en Grèce du Nord.

Parallèlement, les bourses accordées aux jeunes étudiants grecs par le gouvernement français, par l'intermédiaire des Instituts français, afin de poursuivre

¹ Le ministère grec de l'Éducation nationale n'a jamais accordé, malgré les rapports universitaires, l'importance due au niveau de compétence des étudiants destinés à la formation en langue étrangère ; les ambassades concernées ne sont jamais intervenues sur ce sujet, satisfaites de voir croître les effectifs des Départements de langues étrangères au service de leurs objectifs commerciaux. Les différents gouvernements grecs ont préféré satisfaire les attentes de leurs électeurs plutôt que d'améliorer la qualité de l'enseignement universitaire.

des études de troisième cycle en France, furent limitées. Celles offertes à différents étudiants grecs pour des séjours d'un ou deux mois en été — en particulier aux étudiants des Départements de langue et littérature françaises — afin d'améliorer leur français et d'entrer en contact direct avec la société française, furent elles aussi réduites. À la place, on encouragea ces étudiants à effectuer à leurs frais un stage d'été dans une école universitaire qui les initiait plutôt à une culture régionale qu'à la culture française dans son ensemble.

À ce phénomène, peu encourageant pour les responsables de l'enseignement du français en Grèce, souvent laissés à eux-mêmes, s'ajoute la position contradictoire de différents investisseurs français installés en Grèce. Ceux-ci viennent pour leurs affaires, mais aussi, en principe, pour promouvoir l'idée de la « culture française » *via* le commerce, la technologie, le développement économique, etc. Or, tandis que la Direction générale des relations culturelles scientifiques et techniques (et ses différentes réorganisations), puis la Direction générale de la coopération internationale et du développement qui lui succéda, proclament officiellement « la promotion de la langue française comme préalable à l'action extérieure de la France », personne — du moins à notre connaissance en Grèce — n'intervient auprès des responsables de ces investissements purement français pour leur demander d'embaucher du personnel grec francophone ou d'utiliser, dans leur publicité, la langue et les formes culturelles françaises. On pourrait ainsi attirer, ne serait-ce que par curiosité, le « client grec » vers la culture et l'esprit français. Au contraire, les grandes entreprises françaises préfèrent utiliser l'anglais, considérant le français comme une « langue régionale européenne ». Nous l'avons constaté nous-mêmes dans plusieurs banques françaises, dans de grandes marques d'automobiles françaises, dans les chaînes de supermarchés, etc. On en est même arrivé à « frangliser¹ » le nom des entreprises, comme dans le cas de la grande chaîne commerciale « Leroy Merlin », connue en Grèce sous la forme phonétique Lerói-Merlín ! Est-ce parce que ces sociétés ne se préoccupent que du profit ? Ou bien parce que la culture est devenue à son tour une affaire industrielle, soumise au commerce et à la rentabilité ? Faut-il, dès lors, redéfinir la notion de culture et sa fonction dans la société moderne (ou métamoderne), et selon quelles normes ? Celles de l'humanisme pensé par les intellectuels des deux pays amis ? Ou celles des maîtres du commerce, qui créent et distribuent prix, événements, et un tout nouveau *star-system* souvent éphémère, *via* la télévision ou les nouveaux médias sociaux ? Nous, qui ne sommes que des « clerks trahis », ne nous risquons pas encore à trancher sur ce « naufrage » de la culture française ; nous nous contentons de poser ces questions, auxquelles nous vous invitons à réfléchir.

Si telle est la situation de l'image culturelle française en Grèce, issue de diverses conventions diplomatiques entre les deux pays, elle n'est guère meilleure pour l'étude de la langue et de la culture néo-helléniques en France. Après un très bref essor de l'enseignement du grec moderne dans certaines universités françaises, dû avant tout à l'attachement traditionnel de l'enseignement français au grec ancien, selon

¹ Terme que nous employons d'après l'essai du traducteur et universitaire français René Étiemble (1909–2002), qui encouragea les échanges intellectuels entre la France et divers pays et contribua largement à l'accueil des étudiants étrangers en France. En 1964, il publia son essai *Parlez-vous franglais ?*, où il dénonça la « colonisation » langagière du français.



l'héritage humaniste, la situation actuelle est surtout orientée vers l'intérêt touristique, et encore.

Certaines universités ont voulu promouvoir l'enseignement du grec moderne pour entretenir et illustrer l'idée de continuité entre le grec ancien et le grec d'aujourd'hui. Elles furent encouragées par les descendants de petites communautés helléniques installées en France, en particulier après la catastrophe d'Asie Mineure, ou plus récemment par des réfugiés politiques qui ont trouvé asile dans ce pays qui continue de respecter les droits de l'homme. De petits centres universitaires furent créés à Lyon, à Montpellier, à Aix-en-Provence, à Strasbourg, à Rennes, à Nancy, à Lille et ailleurs, suivant l'exemple du professeur Hubert Pernot, qui fonda en 1920 l'Institut néo-hellénique à la Sorbonne, en étroite collaboration avec le gouvernement grec. Cet Institut dut fermer en 2013, après 92 ans d'activité ininterrompue dans la formation d'enseignants de langue et de culture néo-helléniques, à cause de l'indifférence du gouvernement grec, alors en pleine crise financière, qui ne parvenait plus à en assurer, en collaboration avec les autorités universitaires françaises, la gestion et le fonctionnement. Sa disparition, au-delà de l'énorme perte culturelle, provoqua une rupture brutale avec la tradition de l'enseignement consacré à la Grèce moderne en France et dans le monde francophone.

Le grec moderne, malgré les efforts de ses enseignants, est loin de prospérer en France aujourd'hui. Ici ou là, des personnalités philhellènes créent ponctuellement des postes d'enseignement du grec moderne, jusqu'au niveau Master ; mais, à notre connaissance, seul l'INALCO conserve encore le droit de délivrer un doctorat dans ce domaine. L'époque où les jeunes Grecs désiraient « faire leurs humanités » au pays de Molière ou de Voltaire est révolue.

Nous l'avons dit au début de notre réflexion : nous ignorons ce que prévoient exactement les conventions culturelles signées entre les responsables des deux pays. Nous les jugeons d'après l'expérience de plus de quarante-deux ans passée à servir les deux cultures. Ce qui est certain, c'est que le grec moderne ne prospère guère en France, ni ailleurs. Il existait encore il y a quelques années un programme européen qui encourageait et finançait la traduction d'œuvres littéraires ; ce programme a été très vite affaibli, tout comme les bourses d'échanges d'étudiants dans le cadre des différentes formules du programme Erasmus. Nous avons pourtant été parmi les partisans et pionniers les plus fervents d'Erasmus-Mundus, afin que le français (et les autres langues européennes) demeure langue officielle des programmes de Master et de Doctorat entre 2000 et 2013¹.

¹ En 2000, nous avons contribué à la création d'un Master commun, intitulé « Cultures des Littératures Européennes » (C.L.E.), avec le français pour langue véhiculaire et officielle, entre l'Université de Bologne (qui en assure la direction), l'Université de Strasbourg, l'Université Aristote de Thessalonique et l'Université de Haute-Alsace (Mulhouse). Parallèlement, toujours avec le français pour langue véhiculaire, nous avons contribué à la mise en place d'un doctorat en cotutelle, le Doctorat d'études supérieures européennes (D.E.S.E.), « Les littératures de l'Europe unie », entre l'Université de Bologne (direction) et les universités Aristote de Thessalonique, Blaise-Pascal – Clermont-Ferrand II, de Haute-Alsace, l'Institut supérieur de Traducteurs et Interprètes de Bruxelles, l'Université Jagellonne de Cracovie, l'Université d'État des sciences humaines de Russie, l'Université Saint-Clément-d'Ohrid de Sofia et l'Université de Valladolid.

Il est vrai qu'aujourd'hui, avec l'Europe unie (ou désunie¹), l'on tend à s'adapter à un certain contexte local, souvent mal conçu, plutôt flatteur, qui ne vise pas à créer une culture répondant aux besoins intellectuels de l'homme moderne, mais à le divertir, à lui faire oublier les maux quotidiens de ses conditions de travail. Il faut donc se pencher sur une réflexion profonde et sincère quant à la notion même de culture, et sur les nouvelles implications qu'elle entraîne. Il est absolument nécessaire de revoir les conventions à signer, afin que les instruments culturels employés ne soient plus de simples outils d'attraction superficielle, mais des moyens permettant de faire découvrir à l'Autre une nouvelle version de sa propre vérité ; il faut que la culture redevienne un mode de communication entre les cultures des deux pays amis, une clé pour l'avenir, une ressource supplémentaire pour l'homme moderne, déjà accablé et asservi par une technologie hors de contrôle, une ressource salvatrice.

Mais nous devons, avant tout, être honnêtes envers nous-mêmes. Non pas en rédigeant des rapports remplis de chiffres, de statistiques, etc. Nous devons d'abord constater si cette politique, si cette diplomatie culturelle ou autre, produit un bénéfice non seulement quantitatif mais surtout qualitatif ; si nos projets et nos efforts ont atteint leurs objectifs culturels ; si la langue et la culture françaises ou néo-helléniques connaissent un véritable essor qualitatif ; si elles contribuent à un devenir meilleur ; si elles répondent à nos intentions premières, comme jadis avec la génération de l'expédition du *Mataroa* et bien d'autres cas individuels, qui ont su transformer leur contact avec la langue et l'esprit français ou néo-hellénique en source de liberté intérieure, en instrument d'inspiration et en capacité de création.

Références bibliographiques

CAMUS A., *Carnets III : mars 1951 – décembre 1959*, Cahier n° 8, œuvre posthume, Paris, Gallimard, 1989.

CRANAKI M., « *Mataroa* » à deux voix. *Journal d'exil*, édition bilingue, Athènes, Bibliothèque du Musée Bénéaki, coll. « Témoignages 1 », 2007.

ÉTIEMBLE R., *Parlez-vous franglais ?*, Paris, Gallimard, 1964.

FRÉRIS G., « L'image de la France à travers le roman grec des années 1930 », *Balkan Studies*, vol. 29, n° 1, 1988, p. 161-180.

FRÉRIS G., « L'image de la France à travers la littérature néo-grecque », *Annales du Département de Langue et de Littérature françaises*, Université Aristote de Thessalonique, 1991, t. A', p. 213-227.

JOLLIVET S. et MANITAKIS N. (dir.), *Mataroa 1945 : du mythe à l'histoire*, Athènes, École française d'Athènes, coll. « Mondes méditerranéens et balkaniques », n° 14, 2020.

¹ Nous préférons personnellement appeler ainsi cette somme d'États, plus soucieuse d'imposer une certaine uniformité financière que de résoudre les autres problèmes qui préoccupent les citoyens européens au quotidien.

